

—Témoin de quoi ? reprit Varny.

Bavard regarda son compagnon qui, trouvant que la position devenait embarrassante, prit sur lui de répondre :

—Pour en venir au fait, je vais te dire en un mot ce qui nous amène ici. En chemin, nous avons causé politique, et Bavard t'a accusé d'être un bureaucrate ; alors, je l'ai fait entrer pour te mettre à même de nier cette accusation.

—M'accuser d'être un bureaucrate ! s'écria Varny en traversant la chambre deux ou trois fois à grands pas ; il ose venir me demander une explication, et cela chez moi ! Bavard, hors d'ici, immédiatement ! Je savais que tu étais un misérable porteur de cancan, mais je ne t'aurais jamais cru tant d'impudence. Hors d'ici, et n'aie jamais l'audace de te présenter chez moi.

Bavard était un homme puissant, qui pouvait tenir tête à Varny ; mais le ton et le regard de ce dernier l'avaient complètement interloqué, et quittant bêtement sa chaise, en tournant toujours son casque entre ses doigts, il se dirigea vers la porte comme un chien qu'on vient de fouetter. Mais une fois sur l'escalier en dehors, le naturel reprit le dessus. Sa figure prit une expression de colère et de haine, et montrant le poing en dehors de la fenêtre éclairée, il ne dit que ces deux mots : " Infâme bureaucrate ! " et il jura de se venger. La vengeance étant une passion, une vipère est quelquefois plus dangereuse qu'un tigre. Bavard était une vipère.



—M'accuser d'être un bureaucrate ! s'écria Varny.—Page 556, col. 1

Durant cette altercation, Sinard paraissait mal à l'aise ; c'était lui qui avait amené Bavard dans cette maison, et peut-être allait-il recevoir un congé *ab irato* comme son compagnon. Il se levait même pour partir, lorsque Varny, qui avait repris son calme, s'avança vers lui et lui dit tranquillement :

—Tu vois que je n'ai pas voulu donner d'explication à ce misérable. Qu'il pense que je suis ou non un bureaucrate, comme il le voudra ; mais pour toi, le cas est différent. Nous pouvons raisonner ensemble. Tu es un des hommes de Papineau, naturellement.

—Toujours ! répondit l'habitant avec fierté.

—Prêt à le suivre n'importe où ?

—Oui, n'importe où.

—Eh bien ! c'est sur ce point que je diffère. J'admire Papineau. Je le respecte. Mais je ne le suivrais pas aveuglément. De fait, je ne suivrais aveuglément aucun homme.

—Papineau est le plus grand homme du Canada—Hurrah ! pour Papineau.

Cette exclamation avait un ton aigre et agressif. Sinard n'était pas fort sur la discussion, et il voulait entraîner son adversaire à lui dire quelque chose de désagréable. Mais Varny garda son calme.

—Papineau a le sort de tous les hommes éminents. Ses amis exagèrent sa valeur, ses ennemis le déprécient. Je veux lui rendre justice. Comme parlementaire, il est dans son rôle, et, comme tel, je le soutiendrai toujours. S'il sort de ce rôle, qu'il en supporte les conséquences ! oui moi, je ne le suivrai pas en dehors de là.

Cette déclaration ranima Sinard.

—Ah ! ah ! tu montres le bout de l'oreille ! Parle franchement. Patriote ou bureaucrate : qui es-tu ?

—Je t'ai déjà dit que je ne réponds pas à ces questions à brûle-

pourpoint. Patriote et bureaucrate sont des mots de convention. Tu peux les comprendre et les interpréter comme tu voudras. Je suis avant tout, Canadien-Français, fier de ma race et prêt à la défendre contre n'importe qui. Tel est l'hommage de mon cœur. Mais ma raison a droit au chapitre. Je suis dévoué à la couronne anglaise. Nous avons des griefs, je le sais. J'honore Papineau et son parti, quand ils veulent nous faire rendre justice. Mais ils doivent se borner à un mouvement parlementaire. C'est ainsi qu'ils obtiendront justice. Russell ne sera pas toujours ministre. Mais quand même il resterait au pouvoir, il sera forcé de se rendre à nos demandes.

—Tu es opposé à l'appel aux armes ?

—Très certainement.

—C'est peut-être notre seule ressource !

—Ce serait notre ruine.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est une trahison.

—Ah ! ah !

—Parce que c'est un suicide.

—Mais nous pourrions réussir par un coup de main ?

—Ah ! mon ami, telle est l'illusion de l'enthousiasme. Je suis fâché de voir que plusieurs de vos chefs partagent cette illusion. Ils préparent un mouvement qu'ils ne peuvent pas diriger. Telle est ma crainte. J'espère qu'elle ne se réalisera pas.

—Ainsi, sans être contre nous, tu n'es pas pour nous, survenant une crise ?

—Nos destinées sont entre vos mains. Si vous compromettez notre cause, au lieu de la faire valoir, je ne suis certainement pas des vôtres.

—Cela suffit. Jusqu'à la crise, toujours amis. La crise arrivant, je changerai peut-être d'allures.

—Comme tu voudras, dit Varny d'un air aimable, mais d'une voix ferme.

L'entrevue était terminée. Sinard n'en savait pas plus long, et le lecteur n'en sait peut-être pas davantage, bien que nous ayons transcrit la conversation précédente pour donner une idée de l'attitude prise par les hommes les plus consciencieux du pays pendant les lamentables troubles de 1837-38. Sinard demeura sous l'impression que, sans pouvoir appeler Varny un bureaucrate, il ne pouvait certainement pas le nommer *patriote* dans le sens du mot alors en vogue. C'est la double réponse qu'il fit à tous ceux qui, ayant entendu parler de son entrevue avec Varny, voulaient en connaître les résultats. Les réponses de Sinard jointes aux mensonges de Bavard, qui n'avait pas différé sa vengeance, ne tardèrent pas à augmenter les soupçons et l'animosité contre Varny.

CHAPITRE IV

SOUS LES ÉRABLES

A l'époque où nous avons présenté Rosalba à nos lecteurs, elle avait dix-sept ans, et l'on doit bien penser qu'elle n'était pas sans un grand nombre d'admirateurs dévoués. Pendant l'année qui s'écoula entre sa sortie du couvent où elle avait terminé ses études, et l'événement qui commence cette histoire, elle reçut chez son père les visites des jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la paroisse.

Le jeudi et le dimanche—les deux jours réservés en Canada aux amoureux qui ont des belles à voir—ses rivales, envieuses, disaient qu'à sa porte il y avait autant de voitures qu'à la porte de l'église, un soir de salut solennel. Mais pendant l'hiver précédent, grâce à l'animosité soulevée contre son père, les amoureux, oiseaux volages, disparurent l'un après l'autre. La jeune fille ne pouvant deviner la véritable cause de cet exode, imagina toutes sortes de raisons personnelles pour expliquer l'abandon dans lequel on la laissait. Elle s'amusait de l'absence de l'un, elle était attristée du départ d'un autre. Car, parmi les amoureux, il y en a qu'on tolère, bien qu'ils n'apportent que l'ennui ; quand ceux-là partent on est content ; mais il y en a d'autres que l'on aime ; et l'on regrette de les voir partir ; et puis, Rosalba n'était pas exempte des petits caprices et des petites rancunes qu'un galant homme doit toujours tolérer chez une jeune fille. Les plaisanteries de ses rivales l'agaçaient. Il lui faisait peine de voir certains jolis garçons, autrefois assidus près d'elle attendre d'autres jeunes filles à la porte de l'église ou les faire promener en voiture le dimanche après-midi. Mais toutes ces misères n'étaient que bagatelles en comparaison d'un désappointement qui la menaçait et allait bientôt devenir une triste réalité.

Un dimanche après-midi, vers le milieu de l'hiver où se passèrent ces événements, il était déjà quatre heures et aucun visiteur n'avait frappé à la porte de M. Varny.